189

rien de trop

opéra en un acte

RIEN DE TROP,

OU

LES DEUX PARAVENTS,

OPÉRA-COMIQUE;

Paroles de M. Joseph PAIN,

Musique de M. A. Boieldieu.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 19 avril 1811.

.....L'Amour,
C'est un écolier volage,
Aisément découragé,
Qui veut, pour aimer l'ouvrage,
Quelques heures de congé.
Scène IX.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉON.	M. *Gavaudan.*
ÉVÉLINA, femme de Léon.	Mme. *Duret.*
GUILLERVAL, oncle de Léon.	M. *Chenard.*
JUSTIN, valet de Léon.	M. *Martin.*

Léon = mr Lurtesan
Guillerval = mr Saumarin
Justin = mr Valbonne
Elélina = mdl Demartin

RIEN DE TROP,

OU

LES DEUX PARAVENTS.

Le théâtre représente un salon gothique ; on voit de chaque côté du théâtre deux guéridons, sur chacun une plume, de l'encre et du papier, etc. Deux paravents sont au fond du théâtre, une cheminée sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, *achevant d'arranger.*

MA foi, ceci n'est pas trop mal pour un salon de compagnie où l'on ne reçoit personne : il est bien un peu gothique ; mais que n'embellit pas un bonheur qui commence ! Et puis nos jeunes mariés sont à la campagne ; la campagne..... pays des rêveries, des grandes passions et des romans ; c'est-là que l'on admire la belle nature.... Nous sommes dans le mois de janvier.... n'oublions pas le feu.... la saison et le mariage.... double hiver.... on se garde bien d'en convenir. Que deviendrait l'héroïsme.... On est venu s'enterrer ici loin du tumulte et des distractions de la ville ; pas une visite, même celle de notre oncle ; on ne veut vivre que pour l'amour, ne vivre que d'amour..... Il faut soutenir la gageure jusqu'au bout, si l'on peut... Tout cela m'amuserait, si leur humeur ne se ressentait de la contrainte où ils vivent. Quand on se boude, c'est moi que l'on maltraite ; on m'accable de commissions quand on ne sait que faire, et l'on me gronde... pour se désennuyer.

RÉCITATIF.

Je vois tant de valets n'en faire qu'à leur tête,
Bien boire tout le jour, dormir toute la nuit,
Et moi, toujours sur pied sans cesse, je végète,
En ville comme aux champs la peine me poursuit.

AIR.

Ah ! quel métier que celui du service !
C'est un tourment, jamais on n'en finit.
Toujours en butte à l'humeur, au caprice,
Ah ! c'est vraiment pour en perdre l'esprit.
Madame veut que je sois auprès d'elle,
Au même instant c'est monsieur qui m'appelle
Tous deux ensemble il faudrait les servir;
Je ne sais plus auquel je dois courir.
Et puis la maudite sonnette.
Din din, l'on y va, l'on y va.
Tout est-il prêt pour la toilette ?
Arrive donc : prends ceci, prends cela.
Apporte moi... que fait-il ? l'imbécille !
De ce côté... m'entends-tu ? prends cela.
Puis les surnoms arrivent à la file;
Ah ! le sot ! le butor ! le maraud ! le vaurien !
L'étourdi n'entend rien,
C'est à perdre patience,
Toujours aller, venir...
Toujours nouvelle extravagance,
Non, non : je n'y puis plus tenir.
Ah ! si du moins soubrette un peu jolie
Venait charmer l'ennui de ce séjour,
Je pourrais, en faisant l'amour,
Oublier quelquefois les peines de la vie.
Mais ici toujours seul ! que vais-je devenir !
Non, non : je n'y puis plus tenir.
Dès que le jour paraît, la maudite sonnette
M'appelle à la toilette;
A table il faut servir.
Quel ennui ! quel martyre !
A Paris c'est bien pire,
Toujours, toujours courir.
Derrière une voiture
Je fais sotte figure.
Ah ! c'est d'honneur pour en perdre l'esprit ;
Ah ! quel métier ! jamais on n'en finit.

SCÈNE II.

GUILLERVAL, JUSTIN.

GUILLERVAL, *entrant sur la pointe du pied.*

Justin !

JUSTIN.

Vous ici, monsieur, malgré vos conventions !

GUILLERVAL.

Je sais bien que je ne dois pas venir dans mon château... je passse. Eh bien, quelles nouvelles ? comment se porte mon neveu ?

JUSTIN.

Monsieur, il dort beaucoup mieux.

GUILLERVAL.

Déjà ! il n'y a qu'une semaine qu'ils sont ici.

JUSTIN, *lui présentant un papier.*

Et voici les trois premiers jours à compte:

GUILLERVAL.

Ah ! bon, ta relation ; voyons le style de Justin. (*lisant.*) « État de situation du cœur de monsieur Léon et d'Évé- » lina, ou bulletin des amours de deux nouveaux mariés. » Bon dieu, quel titre !

JUSTIN.

Monsieur, le titre fait la moitié de l'ouvrage, c'est l'enseigne du marchand, ou le dessus du panier.

GUILLERVAL, *lisant.*

« Le premier jour monsieur et madame ont prononcé » trente-cinq fois le mot : je t'aime ; le second madame » l'a répété vingt-quatre, monsieur douze ; le troisième, » monsieur remarqua qu'il ne fallait pas toujours dire la » même chose. » A merveille..... Et les jours suivans ?

JUSTIN.

On eut recours aux auxiliaires : mais je n'avais garde d'oublier vos instructions ; on voulut se promener dans les environs ; j'avais brisé l'une des roues du cabriolet ; monsieur eut envie d'aller à la chasse, les fusils étaient démontés ; madame désira faire une lecture, je n'avais laissé dans

votre bibliothèque que vos anciens livres de tactique ; dessiner..... les crayons s'étaient cassés dans le voyage ; on en revint donc au tête-à-tête qui amena un peu d'ennui, lequel donna naissance à une discussion assez frivole, mais vive ; et le tout fut terminé par une petite bouderie charmante. C'était hier soir, monsieur m'ordonna de lui préparer cette chambre où il a passé la nuit.

GUILLERVAL.

Comment ? une séparation !

JUSTIN.

Oui, monsieur ; mais j'ai vu ce matin mon maître se glisser dans l'appartement de madame, sans doute pour avoir avec elle une explication sérieuse.

GUILLERVAL.

Tu me tranquillises.

JUSTIN.

La vieille femme de chambre que nous avons amenée est sourde ; d'ailleurs elle est tombée malade en arrivant ; ajoutez à tout cela la bêtise que vous m'avez ordonné de feindre en me faisant entrer au service de nos mariés, et vous aurez une idée complète de la variété des plaisirs et de la foule des distractions que trouve l'hymen au château de M. de Guillerval.

GUILLERVAL.

Et tu joues bien le rôle d'imbécille ?

JUSTIN.

Au point que l'on m'a commandé de ne répondre que par un seul mot.

GUILLERVAL, *lui donnant sa bourse.*

Voilà pour payer ta bêtise.

JUSTIN.

Je savais bien que dans le monde c'est ce qui rapportait le plus. (*présentant une lettre à Guillerval*). A propos, voici deux lettres : l'une gissait dans les cartons de madame, et enveloppait, je crois, un cache-folie.

GUILLERVAL.

Sans date.... Ah ! c'est du colonel Valmont ; il accablait Évelina de ses amoureuses épitres.

JUSTIN, *lui en donnant une autre ouverte et chiffonnée.*

L'autre était oubliée dans la poche d'un vieil habit que monsieur m'a dit d'apporter à la campagne.

GUILLERVAL.

D'Émilie ! oui, avant son mariage, Léon s'est occupé d'elle. (*les rendant à Justin*) Que veux-tu que je fasse de ces chiffons ?

JUSTIN, *les mettant dans sa poche.*

J'ai pris cela au hasard.

GUILLERVAL.

Ah ! jeunes gens, je vous donne deux fêtes, j'invite tout Paris, vous arrivez les derniers à l'une, vous ne venez pas du tout à l'autre, on s'en prend à moi, j'éprouve des mortifications, et lorsque je vous fais de justes reproches..... « Mon oncle, j'adore ma femme, et dans Paris, je ne » puis être un moment seul avec elle. — Mon cher petit » oncle, j'aime mon mari, et quand j'aurais tant de » choses à lui dire, il faut donner et recevoir des repas » de noces, faire des visites..... — Mon oncle laissez-» moi emmener ma femme dans votre château. — Mon » ami, nous sommes dans l'hiver. — Y a-t-il une saison » pour l'amour ! — Combien voulez-vous y rester ? Toute » la vie, mon oncle. — Je vous donne huit jours. »

JUSTIN.

Vous pariez toujours à coup sûr.

GUILLERVAL.

Aussi, je veux leur donner une leçon qu'ils n'oublieront jamais, dont ils me remercieront, et qui même deviendra un préservatif pour tous les étourdis qui voudraient les imiter.

JUSTIN.

Oui, monsieur, vous ferez le bien de l'humanité.

GUILLERVAL.

Justin, d'après ce que tu m'apprends, je reste dans le château pour l'exécution de certain projet. Il ne faut pas encore qu'ils me voyent. Veux-tu bien me prêter ton appartement ?

JUSTIN.

Faites comme chez vous.

GUILLERVAL.

C'est-là que tu viendras m'avertir de ce qui se passera, et que je te donnerai de nouveaux ordres.

JUSTIN.

Monsieur, j'entends nos jeunes gens; l'explication est finie.

GUILLERVAL.

Je me sauve. Ta clef ?

JUSTIN.

Fi donc ! porte ouverte à tout le monde; au fond du corridor, les murs ornés de fresques au charbon, la dernière mansarde à côté du grenier; vue magnifique.

GUILLERVAL, *s'échappant.*

J'y grimpe.

LÉON, *derrière la coulisse.*

Justin !

JUSTIN, *tirant sa montre.*

Oh ! oh ! l'explication a été longue.

LÉON, *de même.*

Justin !

JUSTIN, *à part.*

L'intéressante langueur !

SCÈNE III.

LÉON, ÉVÉLINA, JUSTIN, *à l'écart.*

(Léon entre ayant le bras passé autour de la taille d'Évélina)

TRIO.

LÉON.

Aux champs avec sa compagne
Le bonheur suit un amant.

EVELINA.

Oui, je sens qu'à la campagne
Le tête à tête est charmant.

Ensemble.

Loin des tristes étiquettes,
Loin des sots et des méchans,

Des visites indiscrètes,
Et des fades complimens.

JUSTIN, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire,
Ils sont vraiment charmans;
A l'oncle il faut tout dire,
Profitons des momens.

LÉON.

Ici des jours sans nuages.

EVELINA.

A Paris que de tourmens!
Ici point de cœurs volages.

LÉON.

A Paris point de vrais amans.

Ensemble.

Dans ces paisibles retraites,
Que les plaisirs sont vrais!
Non: Paris et ses fêtes
Ne me séduiront jamais.

JUSTIN, *à part.*

Pour moi tous ces projets
Ne me plairont jamais.

Ensemble.

Aux champs avec sa compagne
Le bonheur suit un amant.

LÉON.

Justin! n'entends-tu pas que je t'appelle?

JUSTIN.

Bah!

LÉON.

Quelle heure est-il?

JUSTIN.

Midi.

ÉVÉLINA.

Déjà!

JUSTIN.

Pardin!

LÉON.

Le sot! Notre déjeuner.

JUSTIN.

Bon. (*à part en s'en allant.*) Comme ils sont gentils!

SCÈNE IV.

LÉON, ÉVÉLINA; *peu après* JUSTIN *apportant le déjeuner.*

LÉON.

Chère Évélina, tu ne m'as jamais paru si jolie que ce matin.

ÉVÉLINA.

Flatteur.

LÉON.

Non, pas même le jour où tu fis enrager ce grand colonel Valmont qui était amoureux de toi, en lui faisant prendre ton jeu, pour venir causer avec moi toute la soirée.

ÉVÉLINA.

Vous étiez si jaloux !

LÉON.

Jaloux ! parce que l'on est modeste et que l'on craint de ne pouvoir garder un bien.... qui plaît à tout le monde...! C'est toi qui étais jalouse d'Émilie...

ÉVÉLINA.

Jalouse ! On vous voit aux pieds de toutes les belles, il est tout simple que l'on craigne de perdre un bien.... que vous offrez à tout le monde.

LÉON.

As-tu le moindre reproche à me faire depuis notre mariage ?

ÉVÉLINA.

C'est-à-dire, depuis dix jours, et il y en a près de huit que nous sommes ici.

LÉON.

Délicieuse retraite, où rien ne distrait du bonheur d'aimer.

ÉVÉLINA.

Où rien n'empêche de parler de ses sentimens.

LÉON.

Où.... Ah ! voici notre déjeuner.

ÉVÉLINA.

Du lait ; quelques fruits....

LÉON.

La nourriture de nos aïeux.

ÉVÉLINA.

Les déjeuners de l'âge d'or. C'est délicieux.

LÉON.

Tu ne manges pas ?

ÉVÉLINA.

Le lait est un peu froid.

LÉON.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait à Paris, précisément à l'heure qu'il est ?

ÉVÉLINA.

A Paris? on se lève, on médite sa toilette, on soigne son négligé.

LÉON.

Pauvre gens ! (*Il rejette un fruit.*)

ÉVÉLINA.

Qu'as-tu donc?

LÉON.

Ces fruits sont détestables.

JUSTIN.

Oh ! oh !

LÉON, *après avoir regardé Justin.*

Eh bien, on soigne son négligé ?

ÉVÉLINA.

On fait ses visites du matin.

LÉON.

Oui, l'on craint de s'ennuyer seul, et l'on va s'ennuyer en compagnie.

ÉVÉLINA.

On veut amener à bien l'intrigue ébauchée la veille.

LÉON.

On prépare celle du lendemain.

ÉVÉLINA, *avec intention.*

Les jeunes gens vont papillonner auprès de quelques beautés bien à la mode.

LÉON, *piqué.*

Les femmes reçoivent des billets doux de quelques merveilleux.

ÉVÉLINA, *de même.*

D'une tendre Emilie, par exemple.

LÉON, *de même.*

D'un conquérant Valmont.

ÉVÉLINA, *de même.*

Les jeunes gens sont si étourdis!

LÉON, *de même.*

Les femmes sont si légères!

ÉVÉLINA, *avec vivacité.*

Monsieur a peut-être à se plaindre d'elles?

LÉON.

Madame a peut-être appris à se méfier d'eux?

(*Ils se lèvent de table.*)

ÉVÉLINA.

Qu'osez-vous dire?

(*Justin emporte les débris du déjeuner.*)

DUO.

EVÉLINA.

De moi dans l'espérance
D'être aimé tôt ou tard,
On briguait en silence
Le bonheur d'un regard.

LÉON.

Par fois j'eus des succès semblables,
Et je pourrais, sans vanité,
Dire que des femmes aimables
Ont eu pour moi de la bonté.

EVÉLINA.

Plus d'œillade discrète.

LÉON.

Plus de succès fameux.

EVÉLINA.

Mais quel air de conquête!

LÉON.

Mais comme elle est coquette!

EVÉLINA.

Qu'il est avantageux !
Allez à l'espérance
Rappeler tous les cœurs.

LÉON.

Allez de l'inconstance
Savourer les douceurs.

EVÉLINA.

Monsieur croit donc être certain de plaire ?

LÉON.

A vos regards qui pourrait résister ?

EVÉLINA.

Assez de cœurs me l'ont prouvé, j'espère.

LÉON.

Sur mes rivaux j'ai bien su l'emporter.

EVÉLINA.

Que d'amans dans ma chaîne
Je pourrais retenir !

LÉON.

Que de belles, sans peine,
Je pourrais asservir !

EVÉLINA.

Hommage au favori des belles.

LÉON.

Hommage à la reine des belles,
Hommage à ses attraits vainqueurs.

EVÉLINA.

Pour vous point de cruelles,
Point d'insensibles cœurs.

LÉON.

Pour vous point de rebelles.

EVÉLINA.

Près des beautés nouvelles,
Allez briguer encor' de nouvelles faveurs.

LÉON.

Mais quel air de conquête !

EVÉLINA.

Que de succès fameux !

LÉON.

Ah ! comme elle est coquette !

EVÉLINA.

Qu'il est avantageux !

LÉON.

Evélina.....

ÉVÉLINA.

Léon.....

LÉON.

Tu me boudes?

ÉVÉLINA.

Non, Monsieur.

LÉON.

Quel ton solennel!

ÉVÉLINA.

C'est celui qui me convient. Apprenez, Monsieur.....

LÉON.

Défais-toi bien vîte de cet accent majestueux.

ÉVÉLINA, *souriant.*

Allons, je vois bien qu'il faut vous pardonner.

LÉON.

Quelle générosité! Maintenant que nous ne nous disputons plus, à quoi destinons-nous la journée?

ÉVÉLINA.

Il faut se promener.

LÉON.

Tu as ma foi raison. — Aussi bien, je ne connais pas beaucoup les propriétés de mon oncle. (*Il va à la fenêtre.*) O ciel!

ÉVÉLINA.

Qu'est-ce donc?

LÉON, *revenant.*

Deux pieds de neige dans le parc.

ÉVÉLINA.

C'est abominable!

LÉON.

Allons, nous voilà décidément en prison.

ÉVÉLINA.

Et quelle prison! point de livres, des appartemens d'une tristesse, des meubles d'un gothique ..... On dirait que votre oncle le fait exprès.

LÉON.

La neige n'est pourtant pas de lui.

ÉVÉLINA.

D'ailleurs, l'air de ce pays n'est pas bon; j'ai déjà eu deux migraines.

LÉON.

On voudrait nous forcer de retourner à Paris.

ÉVÉLINA.

Est-ce que tu en aurais envie?

LÉON.

Je n'ai pas dit un mot de cela : mais toi, quel est ton avis?

ÉVÉLINA.

Mon avis est qu'il faut montrer du caractère.

LÉON.

Si nous faisions venir de Paris mille choses qui nous manquent, mon équipage de chasse, mon violon?

ÉVÉLINA.

Si j'avais seulement mon piano?

LÉON.

Mais, attends donc : Justin! Justin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JUSTIN.

Quoi?

LÉON.

Y a-t-il des voisins aux environs de ce château?

JUSTIN.

Un.

LÉON.

Trouverait-on chez lui quelque instrument?

JUSTIN.

Instrument?

ÉVÉLINA.

Oui, instrument de musique; violon, harpe, piano?

JUSTIN.

Oui-dà.

LÉON.

Et lequel ? allons parle aujourd'hui comme tu voudras.

JUSTIN.

Oh ! dame, je ne sais pas comment ils appellent ça ; c'est un gros violon qu'il tient entre ses jambes, et puis il joue en bas.

LÉON.

Vous verrez que c'est une contre-basse.

JUSTIN.

C'est peut-être ça..... C'est l'ancien maître d'école d'ici, il déchiffrait à livre ouvert, il y a trente ans : mais on dit qu'il ne le peut plus depuis qu'il est devenu aveugle.

ÉVÉLINA.

Je le crois.

LÉON.

Belle ressource !

JUSTIN, *à part.*

Amusons-nous. (*haut*) Mais si j'osais offrir mes services à monsieur et à madame.

ÉVÉLINA.

Toi, Justin ! bon dieu ! serais-tu musicien ?

JUSTIN, *après un gros soupir.*

La musique m'a fait assez de chagrin ! Oh ! c'est une aventure !

LÉON.

Une aventure ! conte-nous donc cela.

ÉVÉLINA, *approchant un siège et s'asseyant.*

Oui, oui ; cela doit être plaisant..... Tiens, assieds-toi...

JUSTIN.

Oh ! que non ; ce serait vous manquer de respect.

LÉON, *en prenant un pour lui.*

Mets-toi là.... Je suis curieux de savoir ton aventure.

JUSTIN.

Bah ! un domestique !

ÉVÉLINA.

Nous sommes à la campagne.

JUSTIN.

Oh ! je sais bien qu'à la ville vous ne causeriez pas

comme ça avec moi..... vous auriez bien autre chose pour vous amuser.

LÉON.

Point de cérémonie ... d'ailleurs, je te l'ordonne.

JUSTIN.

Pour vous obéir.

ÉVÉLINA.

Je t'écoute.

JUSTIN, *assis au milieu d'eux.*

Je vous disais donc que la musique..... Je ne suis pas de Paris, moi.

LÉON.

Je m'en suis douté. Et quel est ton pays ?

JUSTIN.

Meulan ; oui, monsieur.

LÉON, ÉVÉLINA.

Ah ! ah ! ah ! Meulan !

JUSTIN.

C'est-à-dire des environs ; dans le département de Seine-et-Oise, d'où ce que votre oncle m'a placé chez vous.

ÉVÉLINA.

Justin conte comme un ange !...

JUSTIN.

Oui, madame ; je vous dirai que j'ai été amoureux d'une jeune personne.

LÉON.

Ah ! bon.

JUSTIN.

Robinette Desvallées, une coquette qui aimait le grand monde, et moi pas du tout. Moi, voyez-vous, j'aime le tête-à-tête.... on parle de ce qu'on peut.... de la pluie, du beau tems ; et si l'on s'ennuie, on a la consolation d'être deux.

ÉVÉLINA.

C'est charmant.

LÉON.

Et tu ennuyais ta maîtresse ?

JUSTIN.

J'en avais l'idée, monsieur ; il me vint en tête d'avoir

un petit talent pour l'amuser. J'avais un de mes amis, musicien d'un régiment, qui était en garnison dans notre endroit, un trompette, et je me mis dans ses mains; je solfiais déjà fort joliment.

COUPLETS.

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut,
J'aurais eu du talent peut-être ;
Mais ma maîtresse un jour voulut
Prendre des leçons de mon maître.

(*Contrefaisant la trompette.*)

Ton, ton, ton, ton, ton, ton,
Adieu les soins qu'il me donnait.
Hélas ! que mon sort fut critique !

Le croiriez-vous, monsieur et madame....
Ma belle avec lui s'enfermait
Pour mieux apprendre la musique.

ÉVÉLINA.

Voyons, que devinrent tes amours?

JUSTIN.

Ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut,
Ce fut alors une autre gamme ;
Et pour le chant qui me déplut,
Elle devint toute de flamme.
Ton, ton, ton, ton, ton, ton,
Le corps partit subitement :
Que faire en un cas si critique ?

LÉON.

Eh bien, que fit ta maîtresse?

JUSTIN.

Ce qu'elle fit, monsieur?

Elle suivit le régiment,
Pour mieux apprendre la musique.

C'est impayable ! Ce pauvre Justin !

LÉON.

Mademoiselle Robinette n'était pas novice.

JUSTIN.

Non, monsieur, elle venait de Paris..... Si je l'avais su ! Ainsi, quand vous aurez besoin....

ÉVÉLINA.

De ta musique... Nous te réservons pour notre premier concert.

JUSTIN.

Oui, madame. (*se levant.*) Maintenant, je vais rejoindre monsieur votre oncle.

LÉON.

Comment ! à Paris ?

JUSTIN.

Oh ! que non..... Il vient d'arriver.

LÉON, ÉVÉLINA.

Mon oncle !.... Ah ! courons.

JUSTIN.

Écoutez-donc, il m'a dit comme ça qu'il ne pouvait pas vous voir..... que c'était convenu... C'est drôle ça.

LÉON.

Il a ma foi raison.

ÉVÉLINA.

C'est vrai..... mais il ne devait pas non plus venir ici.

JUSTIN.

Oh ! il vient en passant... il va s'en aller. Il est dans mon appartement, où je le fais rafraîchir.

LÉON.

Justin, je te charge de présenter mes respects à mon oncle. (*bas.*) Prie-le de se rendre ici lorsque ma femme sera sortie.

JUSTIN, *bas à Léon.*

Oui, monsieur. (*à part.*) Nous l'avions prévu.

ÉVÉLINA.

Justin, tu souhaiteras, à monsieur de Guillerval, un bon voyage, entends-tu ? (*bas.*) Engage-le, de ma part à venir dans ce salon..... sans que mon mari s'en aperçoive.

JUSTIN, *bas à Évélina.*

Oui, madame. (*à part.*) A merveille. (*haut.*) Je vous demande bien pardon de vous avoir raconté comme ça.....

LÉON.

Point du tout.... tu n'es pas sot.

ÉVÉLINA.

Oui, nous t'avions mal jugé ; nous te croyions un peu imbécille.

JUSTIN.

Voyez-vous ce que c'est que la mine.... mais je ne suis pas si bête que j'en ai l'air.

LÉON.

En vérité !

ÉVÉLINA.

Tu reviendras causer avec nous, n'est-ce pas ?

JUSTIN.

Oh ! oh ! c'est bon une fois.

ÉVÉLINA.

Vas-tu te faire prier ?

JUSTIN.

Dame ! quand monsieur et madame s'ennuieront...

LÉON.

Viens tous les jours.

JUSTIN.

Oui, monsieur. (*à part.*) Allons vîte chercher l'oncle.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LÉON, ÉVÉLINA.

ÉVÉLINA.

Ce Justin m'a vraiment amusé. (*à part.*) Essayons de le faire sortir.

LÉON.

Oui, cette Robinette est assez drôle. (*à part.*) Tâchons de rester seul.

ÉVÉLINA, *s'appuyant sur l'épaule de Léon.*

Sais-tu bien que cette contre-basse, dont nous a parlé Justin, pourrait encore nous être utile ?

LÉON.

Quelle idée !

ÉVÉLINA, *de même.*

Mon ami, c'est un très-joli instrument que la contre-

basse. Oui, cela donne le ton; et puis je connais ta facilité, je suis sûre que tu t'apprendrais à en jouer.

LÉON.

Tu crois ?

ÉVÉLINA, *de même.*

Je le parierais. Tu reviendrais à Paris.... si nous y revenons, avec un talent de plus.

LÉON.

Tu m'enthousiasmes.... Ah! les arts....

ÉVÉLINA, *de même.*

Il n'y a que cela, mon ami..... Alors il ne serait pas convenable d'envoyer chercher cet instrument par un domestique; je te conseille d'aller faire une visite au propriétaire.

LÉON.

Une visite! comme nous ne devons pas en recevoir, il serait ridicule d'en faire.

ÉVÉLINA, *à part.*

Il reste.

LÉON.

Et ta vieille femme de chambre? tu devais l'aller voir?

ÉVÉLINA.

Elle va beaucoup mieux.

LÉON.

J'en suis enchanté. (*à part.*) Comment faire?

ÉVÉLINA.

Mais, toi, n'avais-tu pas envie d'aller à la chasse, ce matin?

LÉON.

Et les deux pieds de neige?

ÉVÉLINA.

Bah! un homme. Je gage que tu ne me rapportes pas une perdrix?

LÉON.

C'est pour cela que je n'y veux pas aller.

ÉVÉLINA, *à part.*

Et mon oncle qui va venir?

LÉON.

A propos..... quels sont les livres que tu as trouvés dans la bibliothèque?

ÉVÉLINA.

Des livres latins, je crois?

LÉON.

Tu n'as donc pas vu la tablette du côté de la fenêtre....

ÉVÉLINA, *négligemment.*

C'est possible. (*à part.*) Il veut me faire sortir; mais je ne sortirai pas sans lui.

LÉON.

Des livres charmans!

DUO.

J'ai vu le *Parnasse des Dames*
Avec *Dumoustier*, *Colardeau*;
J'ai vu le *Mérite des Femmes*
Loin de *Juvénal*, de *Boileau*;
L'Art d'Aimer que, d'après *Ovide*,
Bernard a mis en jolis vers;
Et tout près du *Temple de Gnide*,
Quelques manuscrits de *Boufflers*.

Ensemble.

Aux charmes de l'étude
Livrons-nous un moment;
Vive la solitude,
Pour devenir savant!
(*à part*). Je reviendrai dans un instant.

ÉVÉLINA.

Cherchons le *Parnasse des Dames*.

LÉON.

N'y fais que passer en courant.

ÉVÉLINA.

Voyons le *Mérite des Femmes*.

LÉON.

C'est un hommage qu'on te rend.

ÉVÉLINA.

Ton *Art d'Aimer* d'après *Ovide*.

LÉON.

Tu n'en as pas besoin pour moi.

ÉVÉLINA.

Allons voir le *Temple de Gnide*

LÉON.

N'est-ce pas te mener chez toi !

Ensemble.

Ensemble allons donc lire
Quelque ouvrage de goût.
Tu peux encor t'instruire ;
Car tu ne sais pas tout.

(*A la reprise des deux derniers vers, ils se donnent le bras, et s'éloignent en finissant le* duo, *et regardant avec inquiétude du côté par où Guillerval doit venir.*)

SCÈNE VII.

JUSTIN, GUILLERVAL.

JUSTIN, *après avoir regardé.*

Personne. Vous pouvez entrer.

GUILLERVAL.

Comment donc, mais j'ai l'air d'aller en bonne fortune. Et tu dis que Léon et sa femme vont venir l'un après l'autre?

JUSTIN.

Oui, monsieur.

GUILLERVAL.

Et s'ils allaient se rencontrer ici ?

JUSTIN.

Oh ! la bonne scène !

GUILLERVAL.

Non, cela contrarierait mon plan ; et je compte sur ton adresse pour les en empêcher.

JUSTIN.

Disposez de moi. Que ne ferais-je pas pour retourner à Paris !

GUILLERVAL.

Ah ! tu as des affaires à Paris?

JUSTIN.

Oui, monsieur ; des comptes à régler avec certaine personne qui, chaque jour, s'aperçoit de mon absence.

GUILLERVAL.

Et qui soupire après le tête-à-tête.... J'entends quelqu'un.

JUSTIN, *regardant.*

Qui descend l'escalier d'une vîtesse.... C'est votre neveu.

GUILLERVAL.

Songe à retenir Évélina.

JUSTIN.

Mon maître ensuite.... Soyez tranquille. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LÉON, GUILLERVAL.

LÉON.

Ah ! vous voilà, mon oncle !

GUILLERVAL.

Eh bien, comment te trouves-tu de la campagne ?

LÉON.

A merveille... Excepté tous les agrémens de la vie qui nous manquent, nous sommes ici le mieux du monde.

GUILLERVAL.

Ce n'est pas l'hôtel que vous avez quitté.

LÉON.

Oh ! mon dieu, nous ne sommes privés absolument que des objets qui se trouve partout..... mais quand mon oncle se sera mis dans ses meubles...

GUILLERVAL.

Comment, comment, tu fais attention à ces misères-là!

LÉON.

Point du tout, mon oncle, Évélina et moi nous partirions encore dans ce moment pour un autre château, fut-il plus gothique etplus sauvage que le vôtre.

GUILLERVAL.

J'en étais sûr ; voilà de la fermeté. Vraiment, je suis étonné que tu ne visites pas avec ton *Atala* les forêts de l'Amérique septentrionale.

LÉON.

Grâce, grâce, mon oncle : donnez-moi plutôt des nouvelles de ceux que j'ai laissés à Paris. De Saint-Clair d'abord ?

GUILLERVAL.

Favori d'un prince et jouissant de l'état le plus brillant.

LÉON.

J'en suis ravi.... Ce bon Saint-Clair !

GUILLERVAL.

De Préval vient d'être nommé à une ambassade.

LÉON.

A une ambassade....! il est bien heureux !

GUILLERVAL.

L'Académie vient de donner à Florville le fauteuil.

LÉON.

Il était si fatigué d'avoir couru de porte en porte !

GUILLERVAL.

Enfin Dercour vient d'obtenir le poste honorable auquel j'avais songé pour toi.

LÉON.

Dercour ! Allons, tout le monde a de l'ambition ; tout le monde s'est donné le mot, pour parvenir en mon absence.

GUILLERVAL.

Il est vrai que tous ces gens-là ne se sont point soustraits aux devoirs si gênans de la société, et n'ont pas eu la sagesse de sacrifier leur rang et leurs espérances au plaisir de vivre face à face avec un objet adoré.

LÉON.

Ainsi, mon oncle, vous me conseilleriez....

GUILLERVAL.

Le ministre s'intéresse beaucoup à ma famille. Il m'a parlé de toi....

LÉON.

Le ministre vous a parlé....

GUILLERVAL.

Il se présente même une occasion avantageuse de consacrer tes talens à la Patrie, et je ne doute pas qu'avec du

zèle et de l'application, tu ne parviennes bientôt aux honneurs qui en sont la récompense.

LÉON.

Ah! mon oncle, quelle perspective vous offrez à mes regards!.... Quelle glorieuse carrière!... Partons.

GUILLERVAL, *à part.*

Diable! pas encore. (*haut.*) Volontiers; mais je crois qu'il serait bon de prévenir Évélina.

LÉON.

Elle n'y consentira pas : elle déteste Paris. D'ailleurs, elle va croire que je ne l'aime plus.

GUILLERVAL.

Cela se pourrait; et puis, il faut t'attendre là-bas à quelques épigrammes, à quelques plaisanteries plus ou moins ingénieuses.

LÉON.

Vous croyez?

GUILLERVAL.

On fera même des couplets.

LÉON.

Ah! mon dieu, des couplets!

GUILLERVAL.

Cela ne m'étonnerait pas; mais tu as assez de philosophie pour braver ces petits inconvéniens.

LÉON.

Non, mon oncle, non : je ne m'en sens pas le courage.... je verrai..... je réfléchirai..... et je vais rejoindre ma femme.

GUILLERVAL.

C'est très-prudent.

LÉON, *s'éloignant.*

Adieu, mon oncle.

GUILLERVAL.

Adieu, Léon.

LÉON, *revenant.*

Sollicitez toujours le ministre pour moi.

GUILLERVAL.

Oui, mon ami.

savoir commander au desir
rien de trop voila la sagesse
sachons ménager le plaisir
afin d'en prolonger l'ivresse
le tête a tête a des appas
mais a la fin il vous assomme
un dieu même n'y tiendrait pas
et mon cher neveu c'est qu'un bon

---

sans trop songer a l'avenir
le nouveau couple solitaire
au lieu d'en faire un doux plaisir
du sentiment fait une affaire
mon dieu comme il la mal jugé
l'amour est un enfant volage
qui veut quelque jour de congé
pour mieux se remettre a l'ouvrage

---

zèle et de l'application, tu ne parviennes bientôt aux honneurs qui en sont la récompense.

LÉON.

Ah! mon oncle, quelle perspective vous offrez à mes regards!.... Quelle glorieuse carrière!... Partons.

GUILLERVAL, *à part.*

Diable! pas encore. (*haut.*) Volontiers; mais je crois qu'il serait bon de prévenir Évélina.

LÉON.

Elle n'y consentira pas : elle déteste Paris. D'ailleurs, elle va croire que je ne l'aime plus.

GUILLERVAL.

Cela se pourrait; et puis, il faut t'attendre là-bas à quelques épigrammes, à quelques plaisanteries plus ou moins ingénieuses.

LÉON.

Vous croyez?

GUILLERVAL.

On fera même des couplets.

LÉON.

Ah! mon dieu, des couplets!

GUILLERVAL.

Cela ne m'étonnerait pas; mais tu as assez de philosophie pour braver ces petits inconvéniens.

LÉON.

Non, mon oncle, non : je ne m'en sens pas le courage.... je verrai..... je réfléchirai..... et je vais rejoindre ma femme.

GUILLERVAL.

C'est très-prudent.

LÉON, *s'éloignant.*

Adieu, mon oncle.

GUILLERVAL.

Adieu, Léon.

LÉON, *revenant.*

Sollicitez toujours le ministre pour moi.

GUILLERVAL.

Oui, mon ami.

LÉON.

Vous m'écrirez ?

GUILLERVAL.

Oui, mon ami.

LÉON.

Et vous nous enverrez... non : n'envoyez rien... Adieu, mon oncle. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GUILLERVAL.

Le pauvre garçon ! il y reviendra ; la leçon est bonne, et je suis sûr de le rendre à la raison.... Oui ; je le pousserai dans le monde ; je veux qu'il parvienne aux premiers emplois.... Il avait du talent avant d'être amoureux ; mais ce diable d'amour....

COUPLETS.

Rien de trop, dit la sagesse
A ce pauvre genre humain ;
Du plaisir, craignez l'ivresse.
Arrêtez-vous en chemin ;
Mais quand le désir s'éveille,
La jeunesse va bon train,
Et fait comme si la veille
N'avait pas de lendemain.

Au château, lieu solitaire,
Maussade et triste séjour,
Nos époux, sans le distraire,
Prétendent fixer l'amour.
C'est un écolier volage,
Aisément découragé,
Qui veut, pour aimer l'ouvrage,
Quelques heures de congé.

Malgré cela, je voudrais bien n'être pas plus sage que mon neveu... j'aperçois le joli motif de sa folie.

SCÈNE X.

GUILLERVAL, ÉVÉLINA.

ÉVÉLINA, *entrant avec précaution.*

Bonjour, mon cher petit oncle. Comment va votre santé? A-t-on fait quelque nouvelle tragédie? Est-on enfin degoûté des Mélodrames? et les Concerts? Est-il arrivé quelque virtuose d'Italie? Ah! mon oncle, Paris doit être bien changé depuis huit jours?

GUILLERVAL.

Ma chère amie, Paris est un séjour enchanté; jamais, je crois, on ne s'y est tant amusé.

ÉVÉLINA.

En vérité!

GUILLERVAL.

Des étrangers aimables, jeunes, galans, à qui nos belles font les honneurs de la capitale.

ÉVÉLINA, *à part.*

Comme elles sont coquettes!

GUILLERVAL.

On donne des soupers délicieux à deux heures du matin; il y a chaque soir des réunions aimables où les femmes se disputent le prix des grâces et de la beauté, et ne se montrent qu'entourées d'un peuple d'adorateurs.

ÉVÉLINA.

Tout le monde n'est sans doute pas encore revenu de la campagne. D'ailleurs, je connais ces assemblées-là: des jeunes femmes qui se critiquent, des vieilles qui les jalousent, des conversations sans idées, des prétentions sans motifs, et des fats d'une stupidité.... tout cela est fort ennuyeux.

GUILLERVAL.

Je pense bien comme toi. Les bals de l'Opéra sont très-suivis cette année.

ÉVÉLINA.

Ah ! parlez-moi des bals de l'Opéra : je les aime à la folie.

GUILLERVAL.

On a parié vous avoir vus au dernier.

ÉVÉLINA.

Allons donc.

GUILLERVAL.

Oui : deux Hermites que l'on prenait pour vous, et à qui l'on demandait s'ils faisaient leurs visites de noces au foyer de l'Opéra ?

ÉVÉLINA.

Ah ! l'on se moque de nous, certainement nous n'y étions pas.

GUILLERVAL.

C'est ce que je leur ai dit.

ÉVÉLINA.

Et nous n'avons pas été tentés d'y aller..... C'est une cohue assommante; on est poussé, coudoyé, heurté; on étouffe, on avale de la poussière, on n'y rencontre pas ceux que l'on cherche, on trouve toujours ceux que l'on ne voudrait pas voir; et l'on rapporte chez soi de la fatigue, de l'ennui, et la résolution de n'y jamais retourner.

GUILLERVAL.

Tu as une sagesse de principes.... une constance d'opinion.... Mais, moi, j'y retournerai... que veux tu?

ÉVÉLINA.

A vous permis, mon oncle, à votre âge....

GUILLERVAL.

Tu as raison. A votre place, moi, je m'ennuierais souvent.

ÉVÉLINA.

Vous ennuyer....! O ciel ! s'ennuyer avec l'amour !

GUILLERVAL.

Ainsi, tu te trouves bien dans ma maison de plaisance?

ÉVÉLINA.

De plaisance....! A merveille, je vous assure.

AIR.

Vous le voyez, je bénis mon partage ;
Ici je veux passer mes jours ;
Ces lieux ont droit à mon hommage,
Et j'y demeure pour toujours.
Ah ! quel délire
Ce lieu m'inspire !
On n'y respire
Que le plaisir d'aimer.
Dans le bel âge,
Quel doux partage,
Quand nul orage
Ne peut alarmer !
Jugez-en, je vous prie :
Puis-je former des vœux nouveaux ?

L'air n'est-il pas très-bon ? (*à part.*) Aussi froid qu'en Russie.
Le parc très-étendu ? (*à part.*) La neige par monceaux.
Les livres bien choisis ? (*à part.*) Latins ou de génie.
La musique d'un goût ? (*à part.*) Ce n'est que du plain-chant.

(*très-bas.*)

Je l'avouerai cependant,
Tout cela n'est pas amusant.

(*gaîment.*)

Ah ! quel délire, etc.
Il est vrai qu'à présent ma demeure champêtre,
N'offre ni verdure, ni fleurs ;
Mais le printemps aura son tour peut-être,
Et brillera des plus vives couleurs.
Ici, parmi le feuillage,
Des oiseaux le doux ramage
Chante alors de nouveau plaisirs :
Oui, mon oncle, voilà, voilà mes seuls désirs.

(*avec tristesse.*)

Ah ! quel délire
Ce lieu m'inspire, etc.

GUILLLERVAL

Adieu, ma nièce ; conserve toujours ces bonnes dispositions. Je pars ; je dois aller ce soir à la pièce nouvelle. Tu ne veux pas que je t'emmène ? J'ai une loge.

ÉVÉLINA.

Moi !

GUILLERVAL.

Une loge grillée ; personne ne te verra.

ÉVÉLINA.

Comment ! on ne me verra pas.... Une loge grillée...! au contraire, je veux..... Mais, non : je déteste Paris, ceux qui l'habitent....

GUILLERVAL.

Ah !

ÉVÉLINA.

Excepté vous, mon oncle.... Je suis heureuse, très-heureuse ici ; et je ne veux en sortir de ma vie.

GUILLERVAL.

Adieu, ma chère amie. (*à part en sortant.*) Le moment de la crise approche.... Ne nous éloignons pas.

SCÈNE XI.

ÉVÉLINA.

Eh bien ! le voilà parti ! je ne le rappellerai pas..... Hermites.... Une loge grillée ! Certainement, je déteste Paris où l'on ne sait pas aimer, et je jure bien que jamais... Non, je ne jure pas : mais c'est égal, j'ai bien pris mon parti, et je reste ici.

SCÈNE XII.

ÉVÉLINA, LÉON, JUSTIN.

LÉON, *chassant Justin devant lui.*

Que vient donc me conter cet imbécille !

JUSTIN.

Dame, monsieur... (*à part.*) Bon ! il n'y a plus de danger.

LÉON.

Allons, sors.

JUSTIN.

Monsieur n'a plus besoin de compagnie ?

LÉON.

Sors, te dis-je.

JUSTIN.

Monsieur ne veux pas que je lui achève l'histoire de Robinette ?

LÉON.

M'as-tu entendu ?

SCÈNE XIII.

LÉON, ÉVÉLINA.

LÉON.

Il y a une heure qu'il me fatigue de son bavardage. Mon oncle est parti, sans doute ?

ÉVÉLINA.

Je le crois.

LÉON.

Il aura peut-être été fâché de ne pas te voir.

ÉVÉLINA.

Il sera piqué de ne t'avoir point parlé.

LÉON.

Ce sont nos conventions.

ÉVÉLINA.

Il faut tenir sa parole.

LÉON, *à part.*

Si elle savait que je l'ai vu !

ÉVÉLINA, *à part.*

S'il savait que je l'ai fait venir ici !

LÉON.

D'ailleurs, il nous aurait probablement proposé de retourner à Paris.

ÉVÉLINA.

A Paris !... Dieu m'en préserve !

LÉON.

Moi de même ; nous sommes si bien ici..... Il fait un froid dans ces grands appartemens. (*Il va auprès du feu.*)

ÉVÉLINA, *allant s'asseoir du côté opposé.*

Monsieur de Guillerval peut bien se vanter d'avoir le plus joli petit vilain château....

LÉON.

Tu ne viens pas auprès de moi?

ÉVÉLINA.

Non.

LÉON.

Le coin du feu, comme Philémon et Baucis.

ÉVÉLINA, *dédaigneusement.*

La jolie comparaison!

LÉON, *à part, le coude appuyé sur la cheminée.*

Dercour nommé à la place que je voulais avoir!

ÉVÉLINA, *à part.*

Ah! l'on se moque de nous au bal de l'opéra!

LÉON, *à part, avec un mouvement brusque.*

Ces choses-là n'arrivent qu'à moi

ÉVÉLINA, *languissamment.*

Eh bien, qu'avez-vous donc?

LÉON.

Moi! je pensais, je rêvais.... au plaisir de te voir à chaque instant.

ÉVÉLINA.

Ah! ah!

LÉON.

Car enfin, si j'avais une place brillante qui m'appellât..... je ne sais où....

ÉVÉLINA, *de même.*

C'est bien loin.

LÉON.

Si je ne pouvais pas t'emmener.... séparés l'un de l'autre, que ferions-nous?

ÉVÉLINA, *de même.*

Nous nous écririons.

LÉON, *vivement.*

Eh! parbleu! écrivons-nous.

ÉVÉLINA, *se levant.*

Quelle folie!

LÉON, *s'éloignant.*

Je vais t'envoyer une lettre.

ÉVÉLINA.

Mais, peut-être, sans quitter cet appartement.

Rien de trop.

LÉON.

Tu as raison.... excellente idée! Justin!

ÉVÉLINA.

Que vas-tu faire?

LÉON.

Au moins ces meubles gothiques nous serviront à quelque chose. Justin!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

LÉON.

Justin, aide-moi à placer ce vieux paravent entre nous, là.... non, je serais toujours tenté de regarder par-dessus pour voir Evélina..... Précisément il y en a deux, un de chaque côté, Justin au milieu, ce sera notre messager fidèle. (*Ils disposent les paravents.*)

EVELINA.

C'est charmant! Ah! si l'on nous voyait....

LEON.

Justin seul est dans la confidence.

(*Les paravents sont placés de manière que le milieu qui fait face à la porte du fond, n'est occupé que par Justin* (1).

LEON, *embrassant Évélina.*

Adieu, chère Evélina, je pars.

EVELINA.

Adieu, Léon, je reste. (*Ils s'arrangent dans leurs cabinets.*)

JUSTIN, *pleurant.*

Hi! hi! hi!

LEON.

Ah! tu as raison. La douleur des adieux, je n'y pensais pas. (*Il tire son mouchoir.*) Adieu, Evélina.

JUSTIN.

Bon voyage, notre maître..... (*à part.*) Si je pouvais aller chercher l'oncle.

---

(1) Pour ranger plus facilement les paravents, MM. les Comédiens des départemens sont prévenus que la première feuille de chaque paravent est fixée à la coulisse auprès de laquelle il est.

EVELINA, *élevant la vo*

A propos, dans quel pays es-tu ?

LEON, *de même.*

Aux Indes orientales : six mois sans recevoir de tes nouvelles.

ÉVÉLINA.

Moi, en Europe. A Paris, je suppose.

JUSTIN, *à part.*

Me voici entre deux mondes. Si j'écrivais à Finette.

LÉON.

Commençons : (*il écrit.*) Pondichéry, le 4 janvier 1811.

EVELINA.

Paris, le 4 janvier 1811.

JUSTIN, *tirant un crayon et écrivant sur son genou.*

De la Cochinchine, le 4 janvier 1811.

LÉON.

Cher ange,

EVELINA.

Mon bon ami,

JUSTIN.

Petit cœur,

QUATUOR.

LÉON.

Loin de toi que j'adore,
Comment vivre un seul jour !

ÉVÉLINA.

Que le ciel, que j'implore,
Te rende à mon amour !

JUSTIN.

Debout avant l'aurore
Je rêve à toi, ma mour,

LÉON.

J'ai deux négresses fort jolies
Qui, pour m'inspirer leurs folies
Chaque jour redoublent d'ardeur.

ÉVÉLINA.

A Paris je tourne les têtes,
Je viens de faire deux conquêtes,
Qui me font le plus grad honneur.

JUSTIN.

Je plais à deux cochinchinoises ;

Je m'aperçois que les grivoises
Voudroient bien te souffler mon cœur :

Ensemble.

Mais pour toi je suis tout de flamme.

ÉVÉLINA.

Mon tendre époux,

JUSTIN.

Petit cœur,

LÉON.

Chère femme.

Ensemble.

Tu règnes toujours sur mon âme.

LÉON.

Justin !

JUSTIN.

Monsieur ?

ÉVÉLINA.

Justin !

JUSTIN.

Madame !

LÉON.

Es-tu prêt ?

JUSTIN.

Oui, monsieur.

ÉVÉLINA.

Es-tu prêt ?

JUSTIN.

Oui, madame.

LÉON.

Reçois mille objet précieux,
Dont ton époux te fait hommage.

ÉVÉLINA.

Je me fais peindre ; ah ! puisse mon image,
Etre toujours devant tes yeux !

JUSTIN.

De mon amour vous recevrez pour gage...
Une méche de mes cheveux.

ÉVÉLINA.

Reviens auprès de ton amie ;
Que ce jour lui semblera beau !

LÉON.

Pour te revoir, ma bonne amie,
Je pars sur le premier vaisseau !

JUSTIN.

Pour revoir ta mine jolie,
Je reviendrai, fut-ce en bateau.

Ensemble.

Plus de distance;
O doux retour!
Souvent l'absence
Nuit à l'amour.

JUSTIN.

Soyons sur le qui vive.

LÉON.

Justin!

ÉVÉLINA.

Justin!

JUSTIN.

Je pars... j'arrive.
(*Les lettres sont jetées.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, GUILLERVAL.

GUILLERVAL.

Mais que veut dire ceci?

JUSTIN.

Chut, venez, venez ici.

GUILLERVAL.

Ça, que fais-tu donc ici?

JUSTIN.

Quoique je sois en Cochinchine,
Je viens de France et de Pondichéry.

GUILLERVAL.

A merveille, je devine,
Ah! le bon tour!

LÉON, *lisant.*

Que de finesse!

ÉVÉLINA, *lisant.*

Que de tendresse!

Ensemble.

Ah! que d'amour!
L'aimable correspondance,
Combien je dois m'en applaudir;
Ah! quel plaisir!

GUILLERVAL.

Oui : lorsque l'ennui commence,
On cherche à l'étourdir.
Ah ! quel plaisir !

EVELINA, *élevant la voix.*

Eh bien, tu n'écris plus?

LEON, *élevant la voix.*

Tout à l'heure.

GUILLERVAL, *bas à Justin.*

La correspondance languit.

EVELINA, *élevant la voix.*

Il paraît que la poste ne part pas tous les jours des Indes orientales?

JUSTIN, *élevant la voix.*

Notre maître, voilà le facteur.

LEON, *de même.*

Je suis à toi. (*Il écrit.*)

GUILLERVAL, *à part.*

Ma foi, ce serait un excellent tour à leur jouer. (*bas à Justin.*) Justin, as-tu les lettres de tantôt?

JUSTIN, *bas.*

Quelles lettres, monsieur?

GUILLERVAL, *de même.*

Celles du colonel Valmont et d'Emilie.

JUSTIN, *de même.*

Comment?

GUILLERVAL, *de même.*

Que tu as trouvées dans un carton et dans un vieil habit.

JUSTIN, *de même.*

Ah!

GUILLERVAL, *de même.*

Tu es imbécille!

JUSTIN, *les cherchant dans sa poche.*

Ma foi, je crains d'en prendre l'habitude.

GUILLERVAL, *de même et les jetant.*

Celle de Valmont à mon neveu, à Evélina celle d'Emilie.

JUSTIN.

Fort bien imaginé.

GUILLERVAL.

Ecoutons :

LÉON.

Ah ! voici une lettre !

ÉVÉLINA.

Il écrit enfin.

LÉON, *lisant.*

« Adorable Evélina, l'amoureux colonel Valmont. » Qu'est-ce donc ?

ÉVÉLINA, *lisant.*

« Mon cher Léon, loin des jaloux, votre tendre Emilie. » Ai-je bien lu !

LÉON.

Elle se sera trompée de billet.

ÉVÉLINA.

Il aura cru m'envoyer sa lettre.

LÉON.

Allons, allons, il faut confondre la perfide.

ÉVÉLINA.

Accablons-le de reproches.

ENSEMBLE.

Point de ménagement.

(*Ils ouvrent précipitamment, le billet à la main, chacun une feuille de leur paravent, et se trouvent nez à nez avec Guillerval*).

ENSEMBLE.

O ciel ! mon oncle !

(*Justin replie et range les paravents.*)

GUILLERVAL.

Le joli tête-à-tête !

LEON.

Mon oncle, je vous croyais parti.

GUILLERVAL.

Je revenais donner quelques ordres à Justin. A merveille, mes amis : je suis enchanté de la bonne intelligence qui règne entre vous.

EVELINA.

Mais je vous atteste...

GUILLERVAL.

J'étais bien sûr que vous vous amuseriez dans mon châ-

teau ; jamais dans la capitale vous n'auriez eu l'ingénieuse idée de cette correspondance amoureuse.

LÉON, *présentant le billet à Guillerval d'un ton solennel.*

Lisez, mon oncle.

ÉVÉLINA, *de même.*

Lisez, mon oncle.

GUILLERVAL.

Ah ! ah ! ah ! quoi ! c'est Emilie et Valmont !... Je sais ce que c'est.

LÉON.

Comment ?

ÉVÉLINA.

Que voulez-vous dire ?

GUILLERVAL.

Chut ! Quand vous avez fait le serment de rompre tout commerce avec les vivans, j'ai été chargé de garder toutes les lettres qui viendraient à votre hôtel : je vous en apporte deux ; la première est un billet de part de mariage du colonel Valmont : il épouse Emilie ; l'autre contient ta nomination à la place que je sollicitais pour toi.

LÉON.

Qu'entends-je ! Ah ! mon oncle !

ÉVÉLINA.

Je respire.

LÉON.

Chère Evélina, me pardonneras-tu mes soupçons ?

GUILLERVAL.

Amnistie générale. Je vous emmène à Paris ; c'est-là que vous vous aimerez à la folie.

FINALE.

Jouissons avec prudence ;
Le bonheur s'enfuit sitôt !
Une sage expérience
Dit qu'il ne faut rien de trop.

De l'imprimerie de BOISTE, rue Hautefeuille, n°. 30.